

Michel Butor
Michel Launay

Résistances

Conversations aux antipodes

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

RÉSISTANCES

RÉSISTANCES

*Conversations
aux Antipodes*

Nicolas Tard et Michel Lenoir

8°Z
49293
(13)

429

COLLECTION DIRIGÉE PAR
BÉATRICE DIDIER

18910-EBRI-10-25-10

Résistances

RÉSISTANCES

*Conversations
aux Antipodes*

Michel Butor et Michel Launay

puf

ÉCRITURE

DL-26-01-1983-01881

pour Béatrice Didier



ISBN 2 13 037713 0

ISSN 0222-1179

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1983, janvier

© Presses Universitaires de France, 1983
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Résister

Je suis une maladie,
je suis un ventre lourd comme
une malle pleine de livres,
je suis deux pieds qu'il faut
laver souvent,
je suis un sommeil de plomb
et une insomnie de rouille,
je suis un aveuglement qui
brûle et une surdité qui guette,

Blues des Projets

I. Résistances

Agir

MICHEL LAUNAY Du temps de la Résistance avec un grand R...

MICHEL BUTOR Vous n'y étiez pas, moi non plus.

ML En 1943 j'avais 10 ans, vous 17. Nous y étions donc, même si nous n'en étions pas.

MB Pour ceux qui ont 10 ans, 17 ans aujourd'hui, c'est de l'histoire si ancienne. Même mai 1968 est déjà pour eux dans un passé lointain, brumeux...

ML Tout ne serait-il donc que récit ? Lorsque Lyotard écrit : « Le coureur de 10 000 mètres ou le maquisard qui se glisse avec ses charges sous la travée d'un pont, tous ces corps en action (...) jouent des scénarios qu'ils se racontent ou qu'on leur a racontés (...). Ils exécutent des récits (...). Ils se font obus, événements, ils se placent en référence à ce qu'on dit, a dit, ou dira. Et ils se font témoins de ce que les récits qu'ils exécutent sont les meilleurs, puisqu'ils les avèrent », je résiste à cette dissolution de la Résistance dans les brumes du passé ou le labyrinthe des récits, dans cette nuit où tous les chats sont gris.

MB Nous sommes certainement dans la nuit, mais tous les chats n'y sont pas du même gris. Nous jouons tous des scénarios, et il n'y a pas le moindre mal à cela; il s'agit seulement de savoir si le récit en question est bon, est juste, est trompeur ou non. Et c'est pourquoi le travail littéraire le plus profond est une « action ». En transformant le récit, peu à peu on transforme tout. Quant à Lyotard, on peut le considérer aujourd'hui comme une admirable figure de « résistance » à certains entraînements, certaines facilités, certains mythes mauvais. En ce qui concerne la « Résistance » au sens que l'on donne à ce mot dans les manuels d'histoire contemporaine, le fait que la Libération ait bien montré qu'elle était faite de mille résistances contradictoires ne lui enlève rien de sa réalité ni de sa valeur. Ce qui est intéressant dans ce mot « résistance », c'est que c'est un terme passif (ce qui s'oppose à notre action, à notre volonté), qui est devenu de plus en plus actif. Nous « résistons » à une tentation, à une action très puissante qui vient d'ailleurs. Et si nous choisissons ce terme « résister », c'est pour bien faire sentir l'apparence de passivité, le caractère sournois de cette action empêchée qui ne peut se manifester que dans l'ombre.

ML L'utilisation de ce mot dans le domaine de l'électricité peut nous aider. Un grand nombre des applications techniques de cette énergie, production de chaleur ou de lumière, vient de dispositifs appelés résistances : le courant est freiné et se transforme en autre chose, se manifeste. Dans les centrales hydrauliques, on peut dire de l'électricité elle-même qu'elle est le fruit d'une résistance : on empêche un fleuve de couler comme il en avait l'habitude, on barre son cours, et c'est ce barrage qui devient dans nos maisons éclairage et chauffage.

MB Où que nous soyons, quoi que nous fassions, nous sommes traversés par mille courants qui nous emportent dans telle ou telle direction. Certaines nous semblent bonnes et nous nous laissons emporter; nous voyons par contre que d'autres sont mauvaises, et il s'agit alors de

détourner à notre profit l'énergie qui risque de nous entraîner. Lorsque l'on n'a pas d'armes soi-même, on est bien obligé d'utiliser celles d'autrui. Ce sont les ennemis qui nous rendent forts. « Notre ennemi c'est notre maître », disait La Fontaine. Dans certains cas, comme au temps de la Résistance historique, l'ennemi était bien défini, et une immense partie de la population s'accordait pour le désigner, même si ce n'était pas toujours pour les mêmes raisons. Aujourd'hui l'ennemi est beaucoup plus dispersé, difficile à cerner, atmosphérique, et c'est pourquoi la résistance doit prendre d'autres formes.

ML Il faudrait multiplier les petites résistances : dans l'écriture, les rires, les tableaux, les musiques.

MB Il faut les déceler, sentir où les courants se renversent pour se transformer en lumière, faire de tout cela un réseau tel que l'on réussisse à changer le cours même du fleuve.

ML Les électriciens font eux aussi une distinction entre résistance passive et active. La résistance passive diminue la quantité du courant qui passe, le reste se diffusant sous une autre forme d'énergie; la résistance active en change la qualité, le transformateur modifiant les relations entre tension et intensité, le transistor ou l'ancienne lampe de radio le « redressant » comme on dit, ce qui permet de faire entendre le message dont il est porteur. Ainsi résisteraient Kolar et tous les artistes que nous aimons.

Réagir

MICHEL LAUNAY Le mot « réaction » lui aussi est à double tranchant. Ceux que nous appelons réactionnaires peuvent dire à leur manière qu'ils résistent aux changements, en attendant de retrouver leur cher passé. La réaction émotive, celle qui ne met pas en question les

valeurs qui la provoquent, a toutes chances d'être mécanique et manipulée. Il faut la riposte. Pour citer encore Lyotard : « Réagir : on vous insulte, vous insultez. Riposter : on vous insulte, vous exultez... On vous place dans une perspective, vous placez votre partenaire-adversaire dans une autre. Si vous n'inventez pas ce déplacement, vous ne ripostez pas, vous réagissez. »

MICHEL BUTOR Molière disait : « Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés. » Ce sont pour l'instant les mauvais singes qui nous bernent. Il ne s'agit nullement pour nous de les berner, mais au contraire de démonter les mécanismes avec lesquels ils nous bernent tout en se bernant eux-mêmes ; les déberner si vous voulez.

ML D'un autre côté nous devons reconnaître que la riposte par l'ironie, les sous-entendus, les signes codés de résistance, les clins d'œil, n'est qu'un pis-aller contre l'oppression triomphante. Parfois même elle la renforce en lui servant de soupape de sûreté. Ainsi les chants et les danses des esclaves, origines du jazz aux Etats-Unis ou de la capoeira au Brésil; comme la religion opium du peuple, soupir de la créature accablée, soupir étouffé sous un sourire.

MB Il s'agit d'abord de survivre. Ces signes dont vous parlez peuvent avoir des valeurs toutes différentes selon celui qui les reçoit. Ce sourire peut en effet parfois proposer la complicité au maître, quelquefois proposer la complicité aux autres résistants contre le mauvais maître exclu alors de ce langage auquel il ne comprend rien. Ce n'est qu'une fois la résistance suffisamment forte, organisée, qu'on peut passer au défi, faire sentir au maître que ses jours sont comptés. Si les esclaves n'avaient pas chanté, ils seraient morts. Ils ont réussi à utiliser le langage même avec lequel on leur donnait des ordres pour les renverser; c'est comme la résistance électrique de tout à l'heure. Les œuvres qui ont le plus d'activité, celles qui vont provoquer les plus grandes transforma-

tions ne sont pas forcément celles qui ont été saluées comme des événements. Les plus importantes ce sont souvent celles que les maîtres d'alors, ceux qui contrôlaient les moyens d'information, étaient incapables de comprendre, les œuvres qui ont agi par en dessous. C'est une radioactivité secrète qui devient peu à peu manifeste. Il va de soi qu'à ce moment des politiciens peuvent tenter de faire servir à l'exploitation ce qui était libération, mais sous la fausse lecture le véritable texte résiste toujours.

ML Dans un essai de Jean Starobinski sur *Le Mot Réaction de la Physique à la Psychiatrie*, je lis : « Les Romains ne connaissaient ni *reagere* ni *reactio*. Il faut attendre le xvi^e siècle et Vossius pour les trouver, et encore un peu dédaigneusement, admis dans la pratique scolaire des philosophes; il leur préfère *resistere agenti in se*. Mais dans la *Complainte de Nature à l'Alchimiste errant*, écrite probablement par le peintre Jean Perréal vers 1460, on trouve déjà :

Comme le feu en l'air agit
Ainsi l'air sur l'eau réagit
Et l'eau agit en l'air
Quand le feu veut émouvoir guerre. »

MB Au début du xvii^e siècle, un peu partout en Europe, la fortune des mots réagir, réaction, *to react*, *Reaktion*, *reazione*, avec le retour en force de l'idée stoïcienne d'interdépendance de toutes choses au sein de l'univers, signifie qu'aucune action ne peut échapper à une action en retour, et que s'éloigne déjà le privilège par lequel le noble agent serait d'une race toute différente de celle du populaire patient. La passivité n'est plus pour le sujet subissant la marque d'une infériorité indélébile; elle peut être une situation transitoire où se regroupent déjà les énergies de l'action en retour.

ML Le maître commence à se méfier.

MB Surcroît de prudence pour le résistant !

ML L'article « Réaction » de *L'Encyclopédie*, traduit de la *Cyclopaedia* de Chambers, consacre cette révolution : « On ignorait que la réaction est toujours égale à l'action. C'est M. Newton qui a fait le premier cette remarque. » Montesquieu en tire la conclusion qu'il y a toujours un prix à payer, parfois très cher, pour tout excès de pouvoir ; et Starobinski constate : « Si le savoir peut être considéré comme le prolongement des premières réactions humaines aux stimuli et aux périls du monde environnant, il ne s'y réduit plus. Connaître la réaction, évaluer le phénomène dans sa relation avec le mot qui le désigne, c'est ne plus se contenter de la seule dépense des énergies réactives. »

MB Richesse de ce mot réaction, de tous ceux d'ailleurs que vous avez pris pour titres ou sous-titres ; il faudrait « développer » le sens de chacun d'eux, les aborder, les interroger sous tous leurs éclairages. A côté de l'emploi de ce terme en mécanique, prenons par exemple celui qu'en fait la chimie. Deux corps mis en présence dans certaines conditions produisent une réaction qui peut prendre toutes sortes de formes, en particulier la combinaison, ou encore la constitution de deux autres corps en apparence tout différents, avec disparition des premiers. Non seulement l'action de l'un provoque la réaction de l'autre, mais change l'autre qui le change. C'est ce qui se passe lorsque nous dialoguons ; la frontière entre nos deux domaines se déplace. Tant que le maître et l'esclave ne font que réagir l'un à l'autre au sens de la mécanique classique, la guerre est inévitable, et à tout progrès de l'un répondra une réaction de l'autre. Il faut qu'au couple maître-esclave succède un nouveau couple. Il y a certes dans le monde actuel bien des maîtres et bien des esclaves, mais dans nos sociétés nous sommes tous plus ou moins maîtres, plus ou moins esclaves, esclaves de maîtres impersonnels, d'institutions, ou encore de ce qu'on appelle des « personnes morales » ; il nous faut travailler dans la chimie de tout cela, pour renverser ou redresser,

faire comprendre à celui qui se croit maître qu'il est à tant d'égards esclave, à celui qui ne sait que trop qu'il est esclave que la maîtrise n'est pas si loin, une maîtrise tout autre, sans esclavage.

Jouer

MICHEL LAUNAY Diderot conseillait, contre la stratégie des Jésuites, une contre-stratégie jésuitique : « Le dieu étranger se place humblement à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'affermir; un beau jour il pousse du coude son camarade; et patatras, voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les Jésuites ont planté le christianisme à la Chine. »

MICHEL BUTOR Denis le fataliste jouait ainsi avec ses maîtres et maîtresses.

ML Rousseau préférait l'image du « jeu de la machine ». Il déclare en effet : « Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le forcera d'être libre, car telle est la condition qui donnant tout citoyen à la patrie le garantit de toute dépendance personnelle, condition qui fait tout l'artifice et le jeu de la machine politique, et qui seule rend légitimes les engagements civils, lesquels sans cela seraient absurdes, tyranniques, et sujets aux plus énormes abus. »

MB Quiconque refusera de rire y sera doucement contraint par tout l'esprit dont on pourra faire preuve : ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le forcera de jouer, car telle est la condition qui donnant tout artiste à la Région des Egaux le garantit de toute suffisance personnelle, condition qui fait tout l'artifice et le jeu de la machine littéraire et qui seule rend légitimes les manifestes d'avant-garde, lesquels sans cela seraient absurdes, tyranniques et menaçant des plus énormes abus.

ML Freinet, ce pédagogue résistant, avait coutume de dire que ce n'est pas le jeu, mais le travail qui est naturel à l'enfant, le travail « libre » évidemment.

MB En énonçant ce paradoxe il jouait; jouait à choquer; comme Jean-Jacques préférant la réputation d'homme à paradoxes à celle d'homme à préjugés. Il luttait contre certaines idées reçues de telle « école nouvelle », tel « enseignement par le jeu », qui masquent parfois un repliement de l'enseignement sur lui-même. Rien n'est plus sérieux que le jeu. Les arts, toutes les inventions, la découverte scientifique profitent du jeu qu'il y a entre les rouages de tous les déterminismes, de ces endroits où des hasards peuvent se produire, des rencontres permettant par exemple au lecteur de trouver son livre. Pour les découvrir il lui faut aller un peu à l'aventure, il lui faut donc avoir gardé un peu de son enfance, il lui faut savoir s'amuser avec les idées et les représentations, les essayer.

ML Il nous faut donc être attentifs à la fois aux phénomènes de défense devant une situation étouffante, et aux indices qui montrent qu'il y a du jeu dans cette situation. C'est parce que cela ne va pas si mal que nous pouvons dire que cela va mal. Celui qui crie montre qu'il est vivant.

MB Donner du jeu, c'est permettre de virer à l'intérieur d'une réalité trop serrée, trop compacte, trop agressive. C'est par le jeu que le monde extérieur se rappelle à nous, le jeu qui subsiste dans les couvercles, volets et serrures de nos prisons.

ML Ce qui est en jeu dans le jeu. Tout est mis en jeu dans le jeu. Il y a aussi le jeu d'un artiste, la façon dont il exécute une œuvre.

MB Le jeu à l'intérieur de cette œuvre, la façon dont ses diverses parties tournent, bougent les unes par rapport aux autres, rendent libres, débloquent certaines parties de la société, du langage à l'intérieur duquel cette œuvre se produit, avec lesquelles elle joue.

2. Révoltes

Correspondance

MICHEL LAUNAY Pourtant le cri n'est pas un jeu.

MICHEL BUTOR Mais un cri sans nul jeu ne se ferait pas entendre; on l'étoufferait immédiatement. Les bouchers ne prêtent aucune attention aux cris des moutons qu'ils abattent. La « voix de la Nature » ou le « cri animal de l'homme passionné » dont rêvaient Rousseau et Diderot renvoient à toute une tradition philosophique et littéraire.

ML Et nous ? La tradition de notre cri et de ses ruses ? Une phrase de votre *Tableau vivant, Promenade du Philosophe positiviste*, m'a intrigué : « La seule solution c'est de s'introduire à l'intérieur de la correspondance des petits copains Karl et Friedrich, de verser du miel dans leurs verres de bière, retourner à Londres avec eux, renverser sur eux les draperies de la Victoire de Samothrace, les tatouer d'oiseaux de l'autre hémisphère... » Si nous nous y introduisons...

MB Ce sera peut-être pour découvrir que *Le Capital* a agi sur la société qui l'entourait un peu comme l'œuvre de Mallarmé : très peu l'ont lu, encore moins l'ont compris, mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de redevenir quelque peu des enfants.

ML C'est la pratique théorique de Marx, extrêmement hermétique, qui lui a permis de faire retentir son cri de révolte. Ainsi le travail « scientifique » ressemble étrangement à celui de l'artiste précurseur. C'est ici qu'interviendrait l'ami Friedrich. Voici ce que m'écrit Henri Desroche : « *Socialisme utopique et Socialisme scientifique* est de 1880, mais dès 1840 Engels lisait des utopies, en écrivait et avait même voulu en fonder une, une communauté de travail comme il en existe encore quelques-unes en France; le communisme pour lui, c'était ça. Selon lui, le « socialisme » c'étaient les gens qui parlent, le « communisme » ceux qui réalisent. Il a déclaré dans une grande conférence : « Je vous prouve que le communisme n'est « pas une utopie : c'est réalisable puisque c'est réalisé », réalisé justement dans ce que, quarante ans plus tard, il appellera des utopies. »

MB Et quand il rencontre Marx ?

ML Cela continue : « Ils voulaient faire ensemble une collection sur le socialisme français, dont le premier cahier aurait été son article sur Fourier. Pourquoi est-il rentré en Angleterre ? Parce que, dit-il, il ne voulait pas entrer dans un parti : « On voulait nous faire entrer dans « les partis français, dans le parti allemand. Karl et moi « nous ne voulions pas, nous ne sommes pas des hommes de « parti. » Et il cite à ce propos le mot de Marx : « Je ne suis « pas marxiste. » En 1880, il y avait deux tendances en France : Guesde d'un côté et Malon de l'autre; ils décident de faire un programme commun et créent le Parti ouvrier français. Engels répond : « Je ne crois pas au front commun. » Guesde et Malon vont à Londres pour voir Marx et Engels et leur demander de l'aide, qui leur disent : « Nous ne sommes d'accord ni avec les uns ni avec les « autres, ni avec la *manière* des premiers d'être contre, ni « avec la *manière* des seconds d'être pour. » Et c'est là qu'il déclare : « Nous ne sommes pas marxistes; nous avons « semé des dragons et récolté des puces. » »

MB Les puces devenues géantes n'en sont pas moins restées des puces; que de sang elles auront pompé !

ML Et Henri Desroche me raconte un rêve dans lequel il écrit longuement à Engels en lui rappelant tout cela et lui proposant de fêter son anniversaire : « On a laissé passer 76 et personne n'a parlé de l'*Anti-Dühring*. Nous te demandons conseil pour la célébration de ton centenaire. » Suit une liste de questions. La lettre est signée Heinrich et datée d'Antétopie; la réponse de Friedrich, datée de Postopie, commence : « Voilà les principes. Pour le reste, il te suffira de relire nos œuvres. » La suite s'est perdue sauf l'extrême fin : « ... mais pourquoi me parles-tu toujours de Bergson ? Tu sais bien que nous ne sommes pas de la même chambrée. Lui, il est là-haut en Supertopie. Les aiguilleurs du ciel la confondent parfois avec l'Infratopie, et manquent la station intermédiaire où je les attends. Je te signale qu'il y a quelques bandes de quatre qui se forment à tous les coins des infra- super-anté- et poststructures, aussi précise bien l'adresse. J'achève ma lettre en vitesse parce que les femmes ont organisé une contrebande. Il y a Jenny, Merry et X... qui a eu de Marx un enfant dont je suis censé être le père. Comme quatrième elles ont trouvé Flora Tristan qui nous invite... »

MB Elle venait sans doute de recevoir une caisse de bière au miel.

Ennemis

MICHEL LAUNAY Même si certains de vos devanciers...

MICHEL BUTOR De nos devanciers...

ML Vous importent sans doute moins qu'à moi, vous n'êtes pas indifférent à ce que pensent vos amis, par exemple votre « vieux » J.-F. Lyotard, « prince des uni-

versitaires déviants... la Sorbonne de l'immédiat après-guerre avec le bourdonnement de ses minables bibliothèques, etc. ».

MB « O un amy ! », nous dit Montaigne. « Combien est vraie cette ancienne sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que les éléments de l'eau et du feu ! » J'ai des amis, je ne survivrais pas sans eux. Certains sont morts, d'autres viennent à ma rencontre. J'ai la joie par exemple de pouvoir vous compter parmi mes amis. Certes, rien n'est plus important pour moi que ce qu'ils pensent, que ce qu'ils font, ce qu'ils pensent de ce que je fais. Amis vivants ou morts. Dans les auteurs anciens ce sont des amis que je cherche, réussis à trouver parfois, des « devanciers » comme vous disiez, je m'efforce d'être leur héritier, leur postérité. Ce qu'ils ont pensé m'importe au plus haut point, ou, plutôt que ce qu'ils ont pensé je pourrais dire ce que je puis penser en eux avec eux, ce qu'ils réussissent à me faire penser. Sans eux, je ne serais rien.

ML Et les ennemis ?

MB Nos « maîtres ». Si l'on a tant besoin d'amis, c'est parce qu'on a des ennemis. Vous vous souvenez du vers de Benjamin Péret : « O vous qui êtes mes frères parce que j'ai des ennemis. » Ou encore parce qu'on est dans une situation ennemie qui fait que ceux qui devraient être nos amis deviennent nos ennemis. Nous avons donc besoin de complices pour résister à toute cette oppression, cet étouffement. Si vous voulez, quand je passe devant une librairie, et que je vois tous ces livres, je me dis : « Presque tous ceux-là sont mes ennemis ; ils n'en savent rien, ils n'y peuvent rien ; peut-être que si je les rencontrais je les trouverais très agréables, mais du fait qu'ils écrivent ça, ils deviennent inévitablement mes ennemis, ils sont les ennemis d'eux-mêmes. » Quand je me bats contre eux, je me bats pour l'enfant qu'ils ont été, qu'ils oublient, qu'ils sont encore en l'oubliant, qui se plaint encore en

eux. Il faut les aider à le retrouver, et par conséquent il faut les aider à oublier leurs noms, leurs livres, leurs faux livres, leurs fausses idées. C'est pourquoi, lorsqu'on me demande quels sont les écrivains que je n'aime pas, je ne réponds jamais. Le dire serait leur faire du mal; non pas leur faire une contre-publicité qui ne les gênerait nullement; ce serait justement leur faire une publicité qui est fondamentalement mauvaise pour eux, parce qu'elle les engagerait à rester ce qu'ils sont, au lieu de les transformer en ce qu'ils pourraient être, en ce qu'ils ont au moins un instant rêvé d'être en un temps auquel ils sont devenus sourds. Et ce que je dis pour les écrivains je pourrais le dire pour les hommes politiques, les hommes d'affaires, pour la plupart des puissants ça et là : ils ne se doutent certes pas du mal qu'ils me font, qu'ils se font. C'est contre eux (et pour eux) qu'il me faut, qu'il nous faut à tout prix des complices.

ML Mais ne faut-il pas nommer l'ennemi à certain moment ?

MB De même que le cri qui se fait entendre n'est déjà plus seulement un cri, de même il ne convient, il n'est utile de nommer que l'ennemi qui n'en est déjà plus seulement un, celui où nous pouvons déjà reconnaître le frère, dans le regard de qui nous lisons le respect. Proclamer qu'un tel est notre ennemi, c'est trop souvent nourrir sa force mauvaise, le faire devenir de plus en plus effrayant, si bien que nous nous modèlerons sur lui sans presque nous en rendre compte. C'est alors qu'il nous aura vaincu, se sera vaincu lui-même, et que nous serons tous pour quelque temps perdus. L'évidence aujourd'hui c'est que la situation presque partout est hostile; il faut plonger au fond de cette hostilité avec toutes les ruses nécessaires pour y découvrir ce qui peut y être admirable et amical, pour en détourner vers nous l'amitié. En résistant à ces courants de haine, en les barrant, on en fera jaillir l'électricité.

Valets

MICHEL LAUNAY Dans nos conversations entre collègues..

MICHEL BUTOR Sur le pas des portes en attendant la sonnerie...

ML On agite ces jours-ci le problème suivant : certains déclarent que l'alliance des écrivains et des enseignants dont nous essayons d'être un exemple...

MB Je suis moi-même un écrivain et un enseignant, double appartenance qui me cause bien des problèmes...

ML Découlerait de la nécessité pour les deux plus anciennes couches de l'intelligentsia de s'unir pour résister à la domination de ceux qui, dans ce qu'ils appellent la « haute intelligentsia », ont préféré s'acoquiner avec la nouvelle « médiocratie » (de média, moyens de communication massifs) qui détient l'accès à la télévision. Selon leurs catégories d'ailleurs, vous feriez partie de cette haute intelligentsia définie par ses possibilités d'accès aux grands journaux parisiens ou au petit écran, tandis que je serais comme eux membre du « bas clergé », simples professionnels de l'intellect comme les professeurs des lycées et collèges ou les instituteurs. Ils prétendent parfois qu'ils osent dire ce que vous préférez taire pour ne pas vous fâcher avec les éditeurs, les journalistes, la radio et la télévision.

MB Chez les éditeurs, chez les journalistes, à la radio ou à la télévision tous les chats ne sont pas du même gris. J'y ai des amis dont je connais ou devine toutes les difficultés, et dans la faible mesure où je le puis, je veux les aider à résister. Quant aux autres, il s'agit de bien savoir ce qui les fâche, ou les gêne. Ce qui est insupportable pour tel puissant, pour tel masque télévisuel à la puissance obscure, ce n'est pas du tout qu'on l'insulte; dans le secret de son sommeil il s'insulte sans doute bien plus

que vous ne le pourrez jamais, car il en sait bien plus que vous sur ses faiblesses; votre insulte au contraire le confirme dans la solidité de son masque et de son mensonge, et il est bien assez habile pour s'en servir, l'utiliser dans son programme. Quelle aubaine pour l'organisateur de débats télévisés que celui qui part en guerre contre ! Voilà un sujet tout trouvé pour la prochaine fois, qui ne change absolument rien au style habituel. Or c'est cela qui serait important. Ce qui fâche le puissant, ce n'est pas tant ce que vous dites, surtout ce que vous pouvez dire de lui, que ce que vous êtes. L'existence d'un musicien, d'un écrivain, d'un peintre d'une certaine tenue, voilà ce qui le rend furieux, ce qu'il voudrait écraser, car c'est une accusation perpétuelle contre ce qu'il fait lui, ce qu'il est lui. Il y a certains dont je ne veux pas compliquer une existence déjà très délicate, une existence que je ne pourrais quant à moi supporter. Il y en a d'autres avec qui il n'est même pas question que je m'allie parce qu'ils refuseraient obligatoirement une telle alliance; je ne dis pas qu'ils n'essaient pas, mais au bout de quelques jours c'est eux qui ne peuvent plus me supporter; je ne peux pas non plus, je puis dissimuler quelques jours, pas davantage.

ML Pour reprendre une expression de votre essai sur Diderot, ne serions-nous pas des sortes de « valets » du capital ?

MB En Occident nous le sommes tous; dans les pays dits socialistes cette domesticité existe aussi de par le mauvais jeu des relations internationales. Je ne le sens que trop. Je le suis, vous l'êtes, tous ceux qui nous lisent le sont.

ML Masqués en valets ?

MB Des masques qui collent. Nous en portons tous, plus ou moins épais, plus ou moins lourds. Il n'existe pas pour l'instant de visage nu ou d'homme libre. Mais il y a du jeu qui permet au valet le plus intelligent, le